

*Houellebecq, l'art de la consolation d'Agathe*  
**Novak-Lechevalier**

Pierre Popovic

Number 268, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91077ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2019). Review of [*Houellebecq, l'art de la consolation d'Agathe* Novak-Lechevalier]. *Spirale*, (268), 70–72.

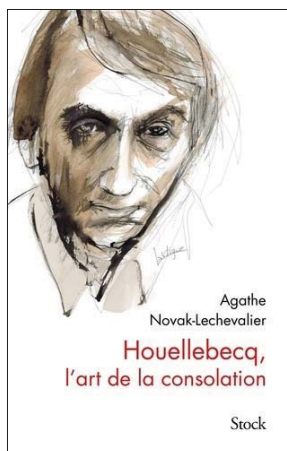
# LOT DE CONSOLATION

---

## HOUELLEBECQ, L'ART DE LA CONSOLATION

**AGATHE NOVAK-  
LECHEVALIER**

Stock, 2018, 304 p.



Publié après le *Cahier de l'Herne*, qu'elle avait dirigé, et peu avant la sortie de *Sérotonine*, l'essai que consacre Agathe Novak-Lechevalier à l'œuvre romanesque et poétique de Michel Houellebecq a le grand mérite de proposer un théorème de lecture qui peut se formuler comme suit. Si l'auteur et le narrateur ne sont confondus ni entre eux, ni avec les personnages, s'il est préalablement fait litière des verdicts hostiles ou intéressés, si les essais et les entretiens ne sont pas utilisés pour nuire aux fictions, si la lecture médiatique (« polémique et sensationnaliste ») est écartée au profit d'une attention soutenue aux textes, alors l'œuvre romanesque et poétique de Houellebecq apparaîtra comme singulière en raison de sa capacité à « rendre raison du monde contemporain » et à profiler une solution pour « résister » aux avanies sociales, à la déliquescence axiologique et à l'anomie qui constituent, au propre comme au figuré, le fonds de commerce de la société actuelle.

### LA MIÈVRERIE, STADE ULTIME DE LA SUBVERSION

Un théorème, c'est bien joli, mais il faut le démontrer, ce qui en l'occurrence n'est pas simple. Tout part d'une lecture de proximité étendue à l'œuvre entière. Au principe de cette dernière, Novak-Lechevalier observe une souffrance sourde, présente avec constance depuis les premiers écrits et le *coming out* majeur que fut *Extension du domaine de la lutte*. Cette douleur, qui remonte à l'enfance et prend ensuite des formes multiples, ne cesse d'habiter les textes, dont chacun rapporte une expérience vécue par un narrateur (romans) ou un locuteur (poèmes) moins en butte aux aléas de la vie alentour, marquée par la violence et le délitement du tissu social, que plongé malgré lui au beau milieu d'elle. Le caractère expérimental n'est pas sans dette envers Lovecraft. Quant à l'influence de Schopenhauer, joué ici contre Nietzsche, elle est déterminante dans cette thématization insistante d'une fatalité de la souffrance, déployée à l'échelle universelle et produite par deux systèmes qui se mirent l'un dans l'autre : l'économique et le sexuel. Face à cela, chacun est seul. Une telle dissonance entre la personne et son environnement est au fondement de la modernité, ainsi que le montra Hugo Friedrich dans un essai devenu classique (*Structure de la poésie moderne*, 1956). Mais l'*homo modernus* avait des possibilités de combat, de révolte, de repli. Il entretenait des projets, des rêves de changement. Un cœur atteint, mais néanmoins innombrable, s'abritait sous sa solitude, tant et si bien qu'il s'opposait vaille que vaille au « désenchantement du monde » (Weber), du moins le croyait-il. Tout l'œuvre de Houellebecq affirme que tel n'est plus le cas, que cette négation dialectique du désastre n'a été que

mensonges, mascarades, illusions. Règne désormais une « désolation » qui se distingue radicalement de la modernité en cela qu'elle est totale, hégémonique, et qu'elle s'accélère sans trêve.

Ladite désolation s'origine dans quatre sources : l'effondrement de la religion comme élément de régulation morale et sociale, d'où procède une disparition plus diffuse de toute valeur transcendante susceptible de donner sens à l'existence ou d'engendrer un projet social fédérateur ; les idéologies progressistes, du marxisme jusqu'aux actuelles « théories écologistes », accusées de tromperie et de dissimuler leur volonté de puissance ; l'économie de marché (ou « société de marché » dans les termes du romancier) et le capitalisme libéral, car ils transforment les gens en de purs consommateurs et produisent une atomisation du corps social qui conduit à l'individualisme absolu et à la lutte de tous contre tous ; enfin le langage lui-même, parce qu'il est gangrené par une instrumentalisation galopante, ce qui implique une défiance constante à son égard sous peine de servir n'importe quels intérêts. Perte de transcendance, perte des « grandes espérances », perte des solidarités privées et communautaires, perte de toute communication authentique : se reconnaissent dans ce tableau les bases gnoséologiques de la postmodernité, lesquelles sont réunies, transposées et articulées les unes aux autres dans les fictions de manière concrète et radicale.

Novak-Lechevalier prend acte de ce paysage accablant, mais elle soutient que l'écriture houellebecquienne dépose en sa matière même des germes de « consolation » qui permettent de contrer la « déliaison<sup>1</sup> » générale et de rebâtir du lien entre les êtres humains, pour peu que le lecteur veuille bien tenir compte autant de la paille des mots que du grain des choses<sup>2</sup>. La consolation offerte se distingue cependant de formes antérieures de consolation. Elle n'est ni la consolation stoïque, qui consistait à fortifier l'âme pour qu'elle soit capable d'endurer la souffrance au moyen d'une philosophie et d'une rhétorique conçues comme de véritables actions, ni la consolation chrétienne, laquelle logeait dans un acte de foi enté sur la garantie d'une future vie éternelle. En lieu et place de ces consolations défuntes, la société contemporaine ne procure que des succédanés lamentables, au nombre desquels figure en première place la consommation, suivie à plusieurs encablures par la psychanalyse (honnée), le New Age (moqué), l'immortalité par le clonage (jobardisée) et la communication technologique (douxment ironisée). Prenant appui sur un essai de Michaël Fœssel<sup>3</sup>, Novak-Lechevalier en arrive à poser qu'« une seule consolation subsiste [chez Houellebecq] : la littérature », et plus particulièrement la poésie, seule capable d'affronter ce vide moral et affectif « effrayant » et « invincible », ce « monstre [qui] est parmi nous, tapi dans la réalité elle-même ».

Dans la logique de son étude, la critique reporte sur le roman les observations qu'elle tire de sa lecture des poèmes. Ces derniers, la chose est bien connue, adoptent des formes poétiques (le sonnet), une métrique (l'alexandrin) et des traits de versification (la rime) anciens. Il s'agit là de la manifestation d'une obsession, celle de la structure, laquelle est le premier germe consolatoire, puisqu'elle jure ostensiblement avec le chaos civilisationnel prédéfini. Les romans font de même en mettant au point une narration très sophistiquée sur le plan structural. D'autres éléments entrouvrant les portes de la consolation sont repérés dans le même esprit. Le désir d'analyser et de cartographier la vie sociale, ainsi que l'incorporation du cognitif et de « théories » quelconques en sont deux, car ils ont le mérite d'introduire de l'ordre là où il n'y en a plus et le pouvoir de mettre à distance la dévastation

<sup>1</sup> D'obédience psychanalytique, le terme est ici repris dans un sens particulier. Il désigne l'effritement ou la disparition de l'ensemble des liens linguistiques, culturels, moraux, institutionnels, sociologiques et politiques qui permettaient naguère de produire chez le citoyen un sentiment de compréhension du monde et de l'aventure humaine.

<sup>2</sup> *La paille et le grain* est le titre d'un essai de François Mitterrand, mais l'expression originale, que je déforme légèrement ici, est de Leibniz.

<sup>3</sup> *Le temps de la consolation*, paru au Seuil en 2015. Refusant la tentation d'un retour à des formes anciennes de consolation, Fœssel rapproche celle-ci de l'empathie et cherche à penser ce que pourrait être le sens de la vie aujourd'hui. Germaine de Staël aurait aussi pu être citée, elle qui essaya dans sa pensée de la consolation de conjuguer stoïcisme, raison moderne, affirmation de la femme de lettres et engagement politique.

globale. À cela s'ajoute la présence de passages humoristiques, puisque l'humour est la politesse du désespoir. Mais c'est du côté de la poésie que la consolation atteint son acmé. Aux entours de vers délivrant goutte à goutte des constats désolants sont disséminées des capsules de sentimentalisme et de pathos curieuses dans la mesure où elles sont d'un lyrisme si asséché qu'il confine à la plus mièvre des mièvreries. Outre le soin apporté à la musicalité de la langue et aux descriptions de la mer et de paysages apaisés, particulièrement développées dans les *explicit* des romans, Novak-Lechevalier met également en évidence le travail rythmique des poèmes et ses répercussions dans la prose romanesque, où nombre de séquences phrasées et d'incises adoptent les douze temps propres à « la vieillese d'Alexandre » (Roubaud). Par ce travail scriptural, l'écriture houellebecquienne établit un contact compassionnel avec son lecteur. Elle crée du coup avec lui un lien sur la base d'une consolation partagée, lequel lien est l'avatar d'une religion (de *religare*, relier) inspirée par la connaissance et annoncée par la pragmatique de la poésie.

## FORCES ET FAIBLESSES

*Houellebecq, l'art de la consolation* repose, je viens d'essayer de le montrer, sur des hypothèses fortes, dont la vérification se soutient d'une lecture qui ne manque ni de talent, ni d'imagination, ni d'audace. Elle n'en prête pas moins à la discussion et suscite en moi quelques regrets. J'en donnerai deux.

J'aurais en premier lieu préféré que l'essai soit concentré directement et librement sur la poésie elle-même, puisque la thèse principale est qu'elle est « toujours [...] au cœur de l'œuvre », qu'elle « constitue le seul recours possible à la désolation », qu'elle « offre, en somme, l'ultime consolation ». Or, ce n'est que dans le troisième tiers de l'essai qu'elle devient vraiment l'objet central de la lecture. S'il en est ainsi, c'est parce que Novak-Lechevalier prend énormément de pages pour mettre en joue, contredire ou relativiser des jugements sévères sur Houellebecq et/ou son œuvre. Sont tour à tour évoqués MH « déprimiste », MH « professeur de désespoir » (Nancy Huston), MH cynique, MH « néo-réac », MH « misogynne », MH « vendu » (autrement dit : cupide), MH « nihiliste », MH « prophète de malheur », MH dénué de style, MH et son « mépris fondamental du lecteur » (Angot), etc. Il aurait été plus efficient et davantage héroïque de saborder cette longue partie et d'examiner immédiatement, de manière forcenée, les textes, et rien que les textes (en tenant compte néanmoins de leurs connexions avec des langages, des discours, des intertextes, des représentations), et cela d'autant plus que, chemin faisant, la réfutation conduit la prose de l'essai à entrer en contradiction avec elle-même. En effet, pour répondre à ces anathèmes, l'essayiste cite régulièrement des propos tenus par l'auteur ou des passages de ses essais, ce qui n'est pas la meilleure défense et ce qui avait été exclu dans les intentions de départ. Il advient aussi parfois que la contre-attaque soit fort discutabile. L'accusation de misogynie en offre un bon exemple. Pour la contrecarrer, c'est un passage des *Particules élémentaires* qui est cité. Le narrateur y célèbre ces femmes qui, par le

passé, « n'envisageaient en réalité d'autre manière de vivre que de donner leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour ». C'est un peu court. D'une part, ces femmes y étaient socialement contraintes, d'autre part, les épanchements sur l'altruisme glorieux des grands-mères et arrière-grands-mères font bel et bien partie du kit portatif du petit machiste ordinaire.

Mon second regret pointe une sorte de manque de culot, lequel détonne dans l'interprétation globale qui, elle, ne manque pas de hardiesse. Cette relative timidité est perceptible dans trois traits. Premièrement, dans la récurrence du verbe « sembler ». Il revient tant et tant, souvent en tournure impersonnelle (« il semble »), que le lecteur peut y percevoir une manière d'hésitation. Il aurait été mieux d'assumer franchement, radicalement le commentaire. Deuxièmement, dans l'usage répété d'adjectifs laudatifs qui ont l'effet inverse à celui qui est désiré : « *Sublime abstraction du paysage* », « *descriptions [...] éblouissantes* », « *magnifique évocation* ». Troisièmement, dans la façon de convoquer, le plus souvent par la préposition « Selon », des philosophes ou des écrivains qui ont eu une incidence sur les textes et qui, introduits en amont, servent de caution esthétique ou morale. Sur ce dernier plan, il aurait idéalement fallu évaluer l'effet réel de ces convocations. Le recours à Auguste Comte est à cet égard exemplaire. À trois reprises, Novak-Lechevalier signale son importance, sur ce mode : « *Ce dont il [Houellebecq] est persuadé, avec Auguste Comte, c'est que la religion est la seule manière d'entretenir le lien social — et que sans religion, la société s'écroule.* » En rester là est délicat. En effet, la « Politique positive » du *l'ider maximo* du positivisme propose une société de type culturel dirigée par un clergé positiviste, arc-boutée sur un régime conservateur et dictatorial : plus de parlement, plus de liberté d'expression, censure des spectacles, refus de tout droit autre que celui de mater pour les femmes au foyer, réduction de toutes les bibliothèques à 150 livres choisis par le Grand Prêtre (Comte lui-même), etc. Un programme charmant. De quelle nature est la convocation de cette « révolution conservatrice » ? Ludique ? Sinistre ?

Sur un autre terrain, mais tout en restant dans l'horizon de lecture ouvert par l'essai ici considéré, ne faudrait-il pas aussi questionner le sens que peut avoir l'habituel régiment de *petites vites* et de *bitcheries* dont chaque livrée d'écriture houellebecquienne est coutumière ? Le pacte compassionnel avec le lecteur présuppose-t-il un accord signé par ce dernier au sujet, par exemple, de la préférence accordée aux palestiniennes dans les partouzes (*La possibilité d'une île*) ? Ces roseries sont-elles vraiment gratuites ? Adeptes de deux tons, « *le brutal et l'insidieux* », la narration ne collabore-t-elle pas dans de tels cas avec la « désolation » ? Pratiquerait-elle une « déliaison » sélective ? Pour le savoir, il faudra encore et encore retourner aux textes, et analyser davantage tant le sort qu'ils réservent à leurs alluvions que la mise en place d'un énonciateur qui a tout d'un beauf lettré. Mais cette continuation de l'examen ne pourra dorénavant se faire sans réfléchir à cette possibilité de consolation dégagée avec une grande générosité herméneutique par Agathe Novak-Lechevalier.